

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



[Sans titre]

Maxime-Olivier Moutier

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37479ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moutier, M.-O. (1999). [Sans titre]. *Lettres québécoises*, (96), 6–6.

NÉ À MONTRÉAL-NORD DE PARENTS IMMIGRANTS FRANÇAIS, Maxime-Olivier sera élevé dans un salon de coiffure de Ville d'Anjou, au milieu des médiances et du doux parfum des bouteilles de peroxyde. Tandis que sa mère travaille à couper les cheveux de toutes les femmes du quartier, son père, artiste peintre reclus dans l'arrière-boutique, reproduit docilement le charme des paysages canadiens. Après une enfance malheureuse où il n'aura fait que poser des questions inutiles, le petit Moutier se met très vite à penser que le désordre universel a été créé par l'acceptation au Concile de Trente de la proposition admettant que la femme a une âme, en 1546, à la demande de Paul III. Salon de coiffure oblige.

Faut dire que ce début de misogynie, qui aurait pu se résoudre à l'adolescence, fut alimenté par le divorce de ses parents : sa mère, soudainement transformée en femme qui ne s'en laisse plus imposer, quittera son père pour des raisons d'émancipation et de sexualité féminines. Elle partira vivre en appartement avec ses valises, toute prête à s'offrir au premier venu ; toute prête à consommer enfin sa vie de femme fatale. Maxime, quant à lui, restera auprès de son père, artiste peintre plus que jamais, aimant le vin rouge jusqu'au bout des cheveux. Mais là ne s'arrêtera pas le manège. La belle-mère qui s'installera, n'aimant pas les enfants, cherchera sans répit à inventer des conflits à propos de tout et de rien, surtout à propos de lui, le petit emmerdeur ; parce qu'il fait du bruit en jouant dans le salon, parce qu'il ne veut pas finir son assiette ou tout simplement parce qu'il est un enfant. Disputes par-dessus disputes, la haine de cette méchante belle-mère finira par inciter le père de Maxime à faire entrer celui-ci au collège, avec les pensionnaires, pour les cinq prochaines années. Ce projet avortant (Moutier trichant à l'examen d'entrée en vue de le couler, effrayé à l'idée de finir son adolescence dans un dortoir), on cherchera une famille d'accueil à Moutier ; sans succès. Comment se débarrasser de cette petite merde sans faire appel aux formulaires de la Protection de la jeunesse ? Comment ne pas gâcher la vie de couple s'installant entre son papa et sa triste bergère, tout en ne dérangeant pas les plans de liberté de sa maman la coiffeuse ? Il passe tout près de loger chez Thérèse, une sorte d'amie de sa mère, obèse et toujours malade du cœur, flanquée d'un mari qui a fait faillite et qui désormais ne dit plus un mot, partant travailler en autobus comme laveur de cabinets de toilettes, avec la boîte à lunch, sous les cris et les insultes en chute libre de son aubergine de bonne femme. Une famille où tous les enfants sont dysfonctionnels, où la mère reste assise à la cuisine en gueulant contres ses mongols de fils qui mangent comme des cochons en s'essuyant les doigts sur leur pantalon et qui n'ont jamais été complètement éduqués. Sans doute par la grâce de tous les saints dieux du ciel, l'adolescent Moutier évite de justesse la maison de Thérèse. Mais il en est tout de même question, ce qui illustre assez bien la complexité de la situation dans laquelle il se trouve, tout cela parce qu'il n'aurait jamais dû naître. C'est à l'âge de douze ans qu'il ressent pour la première fois l'envie de se suicider. Ballotté entre les nombreuses maisons de sa mère et le foyer de son père, Maxime-Olivier changera six fois d'école secondaire, avant d'atterrir finalement chez les Frères du Sacré-Cœur de Rosemère. Du même coup, se succèdent les interminables *chums* de sa pauvre maman, plaqués les uns après les autres, sans raison valable. La manie de déménager tout le temps lui ayant été impunément transmise,

Moutier errera jusqu'à la fin de ses jours, sans trouver fatigue, avec ses sacs et ses valises, d'un appartement à l'autre.

Après d'interminables études universitaires sans objet, Moutier s'éprendra de sa Marie-Hélène. Entreprise qui finira tristement à l'hôpital psychiatrique, une tentative de suicide dans le curriculum vitae. Ne croyant à rien d'autre en ce monde qu'à la parole de l'être humain, il entreprend désespérément une cure psychanalytique de trois folles années. Sans elle, il n'aurait probablement jamais trouvé la guérison de sa haine à l'endroit des femmes et du genre humain en général. Sans elle, il ne ferait pas tout ce qu'il fait aujourd'hui ; sans elle, il serait peut-être déjà mort. Tout de même, sans vouloir tomber dans le mélodrame, il perd tout. Absolument. Au point de renaître de ses cendres, désormais bien équipé et prêt à se battre contre l'entière de la méchanceté terrestre, du mensonge, de l'immobilisme et de la névrose dans toute sa splendeur.

C'est à cette époque qu'il terminera *Marie-Hélène au mois de mars* et entreprendra la rédaction de ses *Lettres à mademoiselle Brochu*.

On ne peut pas vraiment dire que Maxime-Olivier Moutier soit un individu que l'on aime. Il crée plutôt l'ambivalence autour de lui. Comme dans le souvenir qu'il a laissé à chacune des femmes qui l'a accompagné. Ces femmes grandioses, pouvant toutes affirmer en cette minute, sous la torture, l'avoir à la fois aimé et atrocement détesté. Le succès n'aidant pas les choses, Moutier s'enferme à présent chez lui et continue de travailler pour que la lucidité, par un moyen neuf et subtil, trouve à se faire entendre un brin dans ce Québec transi. D'autre part, malgré son caractère instable, il aime encore beaucoup les filles. Mais il est vrai que peu d'entre elles acceptent sans un frisson cette habitude qu'il a de s'habiller avec des jupes et des talons hauts les soirs de fin de semaine. Peu de patrons acceptent de le voir rentrer au travail le lundi avec un reste de vernis sur les ongles.

À cette heure, Maxime-Olivier Moutier ne vit que pour les autres. La conscience de la mort ne le quitte jamais plus, chaque jour se présente à lui comme une imminente fin du monde. Toujours au bord du gouffre, malgré son beau petit sourire et son calme de machine à *espresso*. Toujours tirant sur les cordages de la grand-voile. Dans un monde où il ne reste plus qu'à vivre, Maxime a décidé de bien le faire. Du mieux qu'il le peut. Vivre bien. Il cultive à ce compte la gentillesse, de même qu'un sens aigu de l'éthique. Comme s'il n'existait rien d'autre. À ceux qui croient comme lui à l'autorité suprême et absolue du désir, Moutier donne tout. Il a pour lui la fougue de la jeunesse. Et compte se battre jusqu'à la mort. Dût-il en perdre bras et jambes.

Moutier n'a peur de rien. Qu'on se le tienne pour dit.

Maxime-Olivier Moutier

